

Libretto

JEANNE CORDELIER

RECONSTRUCTION

roman

Préface de
BENOÎTE GROULT

libretto

© Libella, Paris, 2010.

ISBN : 978-2-36914-075-7

Née à Paris en 1944 et ayant grandi à Malakoff dans la banlieue rouge, Jeanne Cordelier est née une seconde fois, en littérature, en 1976 avec la parution de son roman *La Dérobade* qui lança sa carrière d'écrivain. Auteure de plus d'une quinzaine de romans et recueils de nouvelles dont *La Passagère*, *La Mort de Blanche-Neige* ou *Reconstruction* paru aux Éditions Phébus en 2010, elle est désormais installée dans le sud de la France après avoir longtemps vécu à l'étranger.

*À la forme admirable dont modestement
je fus le creuset.
À Jan, sans qui rien n'aurait existé.*

*J'aurais voulu t'avoir pour moi seul avec
Le monde en fait de chambre d'hôtel*

LOUIS ARAGON

PRÉFACE

Reconstruction, c'est d'abord le livre de l'ivresse d'exister, de l'ivresse d'aimer. Par quel miracle la petite fille abusée à onze ans par son père, l'adolescente livrée à dix-huit ans par sa mère à un proxénète qui allait la prostituer quatre ans et demi sur les trottoirs de Paris, avec épisodes dans ces « maisons d'abattage » où l'on envoyait les récalcitrantes pour les dresser, par quel miracle allait-elle découvrir l'ivresse de vivre enfin ?

Tout est improbable et inimaginable dans l'existence de « Sophie » (c'est son nom sur le trottoir). À vingt-sept ans, elle se retrouve petite bonne à Montréal où elle est venue sous l'injonction du BNDD (*Bureau of Narcotics and Dangerous Drugs*) de New York, par qui Éric, son ex-souteneur, venait d'être arrêté par la brigade des Stups de New York, en possession de 120 kilos d'héroïne pour le compte de ce qui s'appelait alors la *French Connection* – qui allait d'ailleurs sombrer dans cette aventure. Car Éric, pour échapper aux vingt ans de prison qu'il encourt, va se mettre à table et dénoncer une bonne partie du réseau.

Plus imprévu encore, il va tenter d'imposer à Jeanne de l'épouser puisque le « chef des Narcs », en bon catholique qu'il est, lui a promis que ce mariage jouerait en sa faveur face au grand jury devant lequel il va bientôt comparaître.

« J'aurais pu dire non, explique Jeanne avec cette sorte

d'innocence qui la caractérise. Larguer Éric là, c'était l'occasion ! Mais j'ai dit *I do* [...]. Parce que j'ai trouvé que ce serait dégueulasse de quitter Éric dans un tel moment et puis aussi parce que j'avais peur. Être la compagne d'une balance, c'est dangereux. Et déjà certains messieurs du milieu envisageaient de me remettre à une place que selon eux je n'aurais jamais dû quitter, c'est à dire sur le trottoir.»

La jeune femme sait qu'elle est encore assez jolie « pour faire les affaires d'un julot » ! Mais ce jour-là, « dans [sa] robe de mariée blanc cassé à fleurs mauves, achetée sur la V^e Avenue », entre deux flics des Stupéfiantes qui lui servaient de témoins, elle se jure que personne, jamais, ne la remettrait au tapin... Elle aura désormais dans son sac de quoi tirer.

Comment imaginer que dans cette vie verrouillée, placée dès le départ sous le signe de la violence, va surgir ce miracle qu'on appelle résilience ? Une résilience fondée sur l'amour et l'écriture qui vont réussir à ouvrir la porte de ce qu'elle va appeler sa RECONSTRUCTION.

« Ce qui a fait que le système se déglingue, c'est que je suis tombée amoureuse. Mais pas amoureuse comme ça, folle amoureuse. [...] À la vue de [cet homme] je retrouvais quelque chose qui datait d'avant la souillure. »

Cette phrase, c'est sans doute le moment de basculement et la clef de tout ce livre, dont Jeanne Cordelier va nous faire partager les étapes. Imprévues, passionnantes, douloureuses aussi, et longtemps fragiles et menacées car on ne quitte pas le milieu comme on claque une porte. On n'oublie jamais son enfance piétinée, les trahisons de ses proches, ses propres errements sur un chemin où ne règnent pas les lois coutumières.

« L'inceste, c'est pire que la prostitution », dira-t-elle quel que part.

Cette reconstruction, c'est le versant lumineux de *La Dérobade*. On y retrouve ce qui avait assuré le succès phénomé-

nal de son premier livre¹ : ces traits de caractère insolites qui ont survécu aux drames de sa vie : la générosité, l'empathie, l'absence totale de rancune envers les artisans de son malheur et – oui, j'ose le dire – une fraîcheur d'âme et une capacité d'aimer intactes et aussi une poésie qui l'ont sûrement sauvée autrefois de la destruction.

Comme dans un pays dévasté, la reconstruction ne se décrète pas : elle tâtonne et s'accomplit au jour le jour dans la découverte éblouie du bonheur, mais aussi dans l'effort et la difficulté. Les habitudes et les servitudes contractées pendant les années noires perdurent.

Et c'est pourquoi ce livre, bien que sentimental, n'a rien d'un roman à l'eau de rose. Je dirais plutôt, pour le résumer, que c'est une histoire à l'eau-de-vie, dans tous les sens que l'on peut donner à ce terme.

1. *La Dérobade*, édité en 1976 chez Hachette Littératures et réédité chez Phébus en 2007, s'est vendu en France à 2,5 millions d'exemplaires et a donné lieu à un film de Daniel Duval dont Miou-Miou était la vedette.

J'ai avalé un tube de Noctran 10 avec un verre de vin et après rideau. Quand j'ai rouvert les yeux j'étais à l'hosto. Dans mon souvenir la chambre était aveugle et j'avais une perf au bras droit. Les médecins sont venus. Quatre au moins. L'un d'entre eux s'est penché sur moi, il avait le visage tout griffé. C'est vous qui m'avez fait ça, m'a-t-il dit, vous avez tout détruit dans la salle de réanimation. Un autre, me tapotant le dos de la main : vous écrirez encore. Un autre : nous avons un très bon service de psychiatrie au quatrième.

J'avais demandé à signer ma feuille de sortie. Il faut être sacrément désespérée, ou bien givrée, penses-tu, pour vouloir comme ça d'un geste passer de vie à trépas. J'étais les deux. N'empêche que, jusque-là, je m'en étais toujours sortie. Avec des bleus bien sûr, mais dans l'ensemble disons que je naviguais bien dans mon désordre. Ce qui a fait que le système se dégingue c'est que je suis tombée amoureuse. Mais pas amoureuse comme ça, folle amoureuse. Au point que plutôt que de renoncer à cet amour, sans qui, je le savais, comme j'avais su le reconnaître sitôt aperçu, j'irais désormais amputée d'une partie de moi-même, le cœur en lambeaux, l'âme en peine, je préférais mourir. Quand je n'avais jamais autant aimé ma vie.

Quelle folie ! et quel échec aussi. Pourquoi, alors que j'avais eu de nombreuses fois la possibilité de le faire, ne m'étais-je

pas emparée du revolver et, le braquant sur mon geôlier, ne l'avais-je pas obligé à m'ouvrir la porte? Pourquoi ne l'avais-je pas allumé quand je mourais d'envie de le faire? Parce que je m'appelle pas Nikita, que je ne suis pas une tueuse. Pas pour les autres mais pour moi assurément! Ce qui n'est pas rassurant.

En tout cas je préfère encore m'être flinguée moi que d'avoir flingué Éric. Parce que là pour le coup je me serais retrouvée dans de beaux draps! Même si à mon avis j'aurais été acquittée. Mon avocat n'aurait eu qu'à plaider la légitime défense. Après tout Éric me tenait séquestrée depuis cinq jours. Cinq jours, cinq nuits sous la menace du flingue avec lequel il faisait joujou. Cent vingt heures sans manger, sans dormir, parce que je ne dormirais pas tant que je n'aurais pas renoncé. Si avec ça je n'étais pas acquittée! Et même en supposant que le mot adultère vienne à circuler dans la salle, puisque mariée, c'est ce que j'étais après tout, une femme adultère! En supposant que la loi sur le divorce ne suffise pas, mon avocat n'aurait eu qu'à me montrer aux jurés le jour de mon mariage, cinq ans plus tôt à la mairie de New York, dans ma robe blanc cassé à fleurs mauves, achetée sur la V^e Avenue, toute petite, entre deux flics des Narcotiques qui nous servaient de témoins. Je ne voulais pas me marier, mais les circonstances m'y ont obligée.

Enfin, j'aurais pu dire non. Larguer Éric là, c'était l'occasion. Mais j'ai dit *I do* parce que le chef des Narcs, en bon catho qu'il était, m'avait assuré dans un français irréprochable, que ça jouerait en sa faveur face au grand jury devant lequel il était appelé à comparaître, pour avoir réceptionné 120 kilos d'héroïne en provenance du Havre sur le port de New York. Et maintenant que nous étions mariés, ne nous restait plus qu'à faire un enfant! Une femme enceinte pèserait dans la balance de la clémence. Et c'est comme ça qu'on m'a amenée comme on mène la vache au taureau dans des motels au

bord des autoroutes. Là dans les chambres communicantes, dont la porte était entrouverte, Éric s'escrimait à faire ce pour quoi nous étions programmés, pendant que dans la piaule d'à côté, nos anges gardiens, des shérifs distingués, éclataient des canettes de bière, rotaient, se marraient, en faisant tinter chaînes et menottes.

On a eu droit à ce régime-là cinq mois. La date du procès approchait, mon ventre restait plat. Mais comment aurait-il pu lever dans pareil bournier? C'est dans la chambre d'un de ces motels que j'ai oublié ma robe de mariée. Sur le dossier d'une chaise, à moins que ce ne soit suspendue à un cintre dans un placard. Je sais plus. Ce que je sais c'est que j'aurais pu laisser ma peau de même, tant je sentais peu de différence entre les deux. L'une comme l'autre étaient juste une parure d'un jour.

C'est que ça craignait et pas qu'un peu. Non content d'avoir réceptionné de la blanche, Éric qui risquait vingt ans, pour enlever un zéro à sa peine, avait choisi de collaborer avec les Narcs. On le comprend. Deux ans plutôt que vingt, à sa place j'aurais fait pareil. La connerie a quand même ses limites! D'autant que ces deux ans, c'est pas en taule qu'il les passerait, mais dans des maisons de sécurité. Pas fous les flics, y tiennent à leurs balances. Et Éric c'en était une bonne. Il a fait tomber toute une filière, plus un caïd de la mafia sicilienne, qui s'en est pris pour cent quarante ans dans les dents! C'est ce qu'on a appelé la fin ou la chute de la *French Connection*, un trafic d'héroïne créé dans les années trente par un parrain marseillais d'origine corse du nom de Paul Carbonne. Mais ça, c'est de l'histoire ancienne. Moi c'est la fin qui m'a intéressée, par la force des choses, comme tu l'as compris. J'ai d'ailleurs écrit un livre, *La Passagère*, sur cette période que j'appelle aujourd'hui l'Aventure américaine.

Mais j'ai enjolivé l'histoire en réanimant un amour moribond. Je n'aimais déjà plus Éric quand je suis allée le rejoindre

aux États-Unis. L'avais-je d'ailleurs jamais aimé, à part dans les lettres que je lui écrivais en prison? Je dirais que non. J'ai aimé Éric par correspondance. Et quand il est sorti de taule je me suis servie de lui comme d'un bouclier. Il avait la réputation d'un flingueur et moi je voulais me débarrasser de celui qui allait devenir le sombre héros de mon premier livre: Gérard à l'américaine ou Gégé les dents pourries, pour qui j'avais tapiné deux ans et demi. Éric, selon mes horaires, il a fait semblant que j'étais infirmière de nuit ou secrétaire. Pute jamais. La monnaie, on la partageait. Il en ramenait de son côté, moi du mien. Il me gâtait comme c'est pas possible. Avec lui je ne manquais de rien. Si l'on pense pas à l'essentiel: aimer. Alors pourquoi être partie? me diras-tu. Parce que j'ai trouvé que ce serait dégueulasse de le quitter dans un tel moment et puis aussi parce que j'avais peur. Être la compagne d'une balance, c'est dangereux. Et déjà certains de ces messieurs du milieu envisageaient de me remettre à une place que selon eux je n'aurais jamais dû quitter, c'est-à-dire sur le trottoir. J'avais vingt-sept ans et j'étais jolie, je pouvais encore faire les affaires d'un julot. Je souris aujourd'hui, mais sur le coup, j'me marrais pas. Ce qu'y a de sûr c'est que personne ne m'aurait remise au tapin. Dans mon sac j'avais ce qu'il fallait et là j'aurais tiré.

En attendant je devais me planquer, me mettre au vert. Où? Y avait que du béton autour de moi et j'étais sans un rond. Les soixante mille dollars qu'Éric m'avait confiés se trouvaient à l'abri dans le coffre d'une amie. Cet argent-là je n'y toucherais pas, même dans la merde la plus noire. Je rendrais le paquet intact à Éric quand il sortirait. Il ne manquerait pas une coupure. On peut penser que j'étais dépourvue d'esprit d'à-propos, mais j'avais mes principes et parmi eux celui qu'on ne touchait pas à l'argent de la came. Le déraillement d'Éric, je l'avais vu venir. Et je l'avais prévenu: si tu mets le doigt dans l'engrenage, t'y passes tout entier. La drogue ça

ne pardonne pas. Pour toute réponse il m'a dit que bientôt je roulerais en Royce blanche. Encore la blanche !

Il avait oublié qu'après l'été 69 je m'étais prise pour une sorte de prêcheuse qui, sandales aux pieds, vêtue d'un simple pantalon de lin et d'une veste pareille, arpentait les trottoirs de la rue Saint-Denis en exhortant mes anciennes sœurs d'infortune de lâcher le bitume. Mon programme était : désertion immédiate de tous les bordels, les mecs n'auraient qu'à se pogner ! Et quant aux macs à la chaîne chez Renault ou chez Citroën. Ils aimaient les bagnoles, eh ben qu'ils en construisent.

Il avait oublié qu'à cette époque je m'étais débarrassée de tout ce qui sentait le fric, bijoux, fourrures, et autres vanity-cases en croco. J'ai erré vingt-deux jours exactement, dormant de droite à gauche, grâce aux largesses de l'ancien fourgue d'Éric, un bijoutier qui tenait commerce dans le XVI^e arrondissement. J'avais souvent été le voir pour lui vendre des bijoux volés. Après que je suis entrée, il tournait les verrous de sa porte et nous passions dans l'arrière-boutique, où une loupe vissée à l'œil droit il examinait la marchandise sur un petit rectangle gris, qui sait pourquoi me faisait penser à un aimant, il appliquait autant que je m'en souviens un liquide, qui dans mon souvenir est rouge. Mais peut-être ne l'était-il pas... Dessus il frottait l'or. C'était un petit bonhomme roux au regard vif qui portait toujours une blouse blanche. J'étais allée vers lui cette fois pour lui proposer certains de mes bijoux personnels, que j'avais le matin même retirés du coffre. Il m'en avait donné un bon prix et proposé que nous déjeunions ensemble le lendemain. Il avait appris pour Éric par le biais de la presse et de la télé. Il était désolé.

À midi pile il m'attendrait au bar du *Ritz*. À midi pile j'y étais mais pas lui. Avec une coupe de champagne, que je n'avais pas commandée, le barman m'a tendu une petite

enveloppe. Le fourgue m'attendait dans la suite 512. J'avais besoin de monnaie, alors j'ai refait une passe.

Est-ce pour cela que, trois jours plus tard, une poignée de valise dans chaque main, je me suis retrouvée devant la *Boule Joyeuse*, bar que tenait mon père avec sa compagne Mathilde à Choisy-le-Roi? J'en sais rien. Ce qui reste de ce passage, c'est qu'un matin et alors que je prenais ma douche, il m'a mis la main au cul. Ce même jour j'ai pris la décision d'appeler Fernand les Yeux Bleus. Il louait une maison pas loin de Paris dans une forêt. Les Yeux Bleus, je ne saurais dire dans quelles circonstances je l'ai rencontré. Je me souviens seulement que je l'ai vu et qu'il m'a marquée. J'ai son visage là sous les yeux. Un ovale un peu rond, percé de deux meurtrières aux reflets d'acier, un nez dont je n'ai rien retenu de particulier, des lèvres charnues, une belle dentition. Un regard qui ne se posait pas, pourtant il était calme, très contrôlé. Il le faut parce que quand il sortait son arme c'était pour tuer. Et ça fonctionnait à merveille. Comme si, tu vois, ses cibles s'offraient. Il m'attirait et me faisait peur. Nous avions rendez-vous aux Tuileries. Il avait dit s'il continue de faire beau, nous marcherons dans le jardin et s'il fait mauvais nous irons au musée. On peut y parler vous savez à condition de ne pas le faire à haute voix.

Parlons à présent : pour quelle raison m'avez-vous appelé? Parce que j'ai confiance en vous, que vous êtes un ami d'Éric et que vous le resterez quoi qu'il ait fait. Vous semblez bien sûre de vous. J'ai besoin de l'être, je n'ai plus où aller. La cavale vous connaissez. Il connaît les Yeux Bleus. Sa vie, il la passait en cavale.

J'ai séjourné deux mois à Saint-Piat, coupée du monde, la plupart du temps seule avec Michèle, sa compagne, une femme dépressive. Mais quand on vit avec un braqueur qui tire plus vite que son ombre. En rentrant le soir il mettait toujours Beethoven et le plus souvent l'*Héroïque*. Après on

mangeait en silence ou peu s'en fallait. Côté légèreté y avait mieux. Un soir il n'a pas mis Beethoven, il a dit : venez, il faut qu'on parle. Je l'ai suivi. On est montés dans sa voiture et après une centaine de mètres il a quitté la petite route voisine de la maison pour prendre un chemin forestier. Les arbres nus, qu'éclairait la lumière dansante des phares, semblaient grelotter. J'avais froid moi aussi bien qu'il fit chaud dans la voiture. Et si les Yeux Bleus allait me tuer... Tandis qu'il se garait dans une clairière, j'ai allumé une cigarette. Il s'est tourné vers moi de trois quarts et une onde de désir a assombri le bleu de ses yeux. Ça ne datait pas d'aujourd'hui, mais dans le milieu on ne touche pas à la femme d'un ami. C'est la règle. Je rigole doucement. Enfin dans la présente situation je rigolais pas. J'avais peur. Tout ça me replongeait dans un passé pas si lointain, où la crainte faisait partie de mon quotidien. Me fixant toujours, de son bras droit les Yeux Bleus a entouré le dossier de mon siège. J'ai été aux nouvelles, a-t-il dit, j'ai parlé avec votre père aujourd'hui, il a reçu des menaces téléphoniques. Les Marseillais projettent de faire sauter la *Boule*. Et d'exercer des représailles contre tous les membres de votre famille. Remettez-moi les soixante mille dollars qu'Éric vous a demandé de planquer et disparaissez. Je m'étais pris la tête dans les mains, pas que je pleurais, mais elle me semblait soudain trop lourde, comme si, tu vois, à l'intérieur y avait un poids, une masse nébuleuse qui me masquait l'horizon. J'ai autre chose à vous dire, avait poursuivi les Yeux Bleus : l'ambassade américaine a appelé votre père, il faut que vous contactiez au plus vite un certain Jack Keer.

Voilà comment a commencé l'Aventure américaine. Je n'ai plus jamais revu les Yeux Bleus. Peu de temps après mon séjour chez lui, il s'est fait flinguer en plein midi place de la Bastille. Je l'ai appris par la presse, alors que j'étais déjà aux *States*.

Quand j'ai rencontré Val, t'imagines bien que je ne me suis pas présentée à lui comme mariée à un repris de justice qui avait le milieu aux trousses. Je me suis présentée comme celle que j'aurais voulu être : une femme libre, indépendante, écrivaine, dont le premier livre paru neuf mois plus tôt était un best-seller, *La Dérobade*. Dans lequel je racontais mes années de prostitution entre vingt et un et vingt-quatre ans. Mais aussi ce qui avait conduit à ce naufrage, une famille dans la tourmente la plus totale, ayant perdu tout repère. Un père et une mère déboussolés, lui défoncé par les médocs, qu'on lui prescrivait à Sainte-Anne où il était suivi, elle par le cocktail antidépresseurs-alcool. Un couple dont la violence sous toutes ses formes était le seul refuge. Deux désaxés, auxquels les enfants, chacun à sa façon, servaient d'exutoire. Je n'ai dit que le beau côté de l'histoire. Et quand j'ai quitté Val à Colombo, y croyant moi-même, je lui ai donné l'adresse et le numéro de téléphone de l'appartement que je partageais avec Éric à Paris. De Bâle où l'avion avait fait escale j'ai envoyé un télégramme à Val dans lequel je lui disais que je l'aimais. Il y a aussitôt répondu par ces mots : moi aussi Danymin. *Min*, qui en suédois comme tu le sais veut dire « mienne ». Ce télégramme venu du bout du monde, que la concierge croyant bien faire s'était empressée de monter à Éric, aurait pu éviter la suite si j'avais parlé. Mais je m'étais tue, niant

piteusement l'évidence que ce télégramme m'était adressé. Ainsi en une heure je reniai deux fois mon amour. La première en remettant mon alliance dans le taxi, et la seconde en persistant à dire qu'il s'agissait d'une erreur. Pendant que, le télégramme à la main, Éric qui prononçait main pour *min* continuait de scander : Danymain, qu'est-ce que ça veut dire Danymain ? et que le chien affolé arrosait la moquette. Je m'en étais tirée par une pirouette, un admirateur croisé sur l'île. Un jeune Français farfelu, du nom de Pierre Freud, et qui se disait être l'arrière-petit-fils du grand. On était sortis en boîte quelques fois. Et on s'était bien amusés, ce qui au demeurant était vrai. Et c'était tout. Je jurais, je jurais, sur la tête de Sweetie, sur celle de Dorothee que j'avais voulu appeler, et appellerais toujours, Roberta. Enfant morte à onze jours. Un trou de plus entre Éric et moi, et même si petit de taille, profond quand on se trouve au bord ! Je jurais aussi sur la tête de mes morts, comme disaient mes copains gitans, de la porte de Vanves quand j'avais seize ans. J'aurais juré sur tout pour éviter les coups, j'en avais assez pris. Ainsi de mensonges en faux serments, deux semaines ont passé. Passons dessus aussi. Elles furent si douloureuses.

Dans tout ça il faut pourtant garder en tête un point positif, j'avais changé de prénom. De Dany tout court, j'étais devenue Danymin. Val m'avait débaptisée. Ce que j'avais fait avant remarque, en me prénommant Jeanne quand j'avais publié. Et même si maintenant j'étais une sorte de trinité, je tiens à Dany, tu vois, et j'y tiendrai toujours parce qu'on ne reconstruit pas sur le vide. Il faut une fondation pour ça, et cette fondation c'est elle. Une petite fille frêle offerte aux éléments.

Au bout de ces deux semaines, un soir alors qu'Éric et moi allions sortir dîner – nous étions même déjà sur le palier – voilà que le téléphone a sonné. Ce coup de fil, je l'avais autant attendu que redouté. Au bout la voix de Val, cette voix qui me

faisait ployer les genoux. Il était à Orly. Aussi sec, j'improvisai. Mon éditrice espagnole, une femme formidable, venait de débarquer. Pris de court Éric n'a pas bronché et j'ai dévalé l'escalier avec Sweetie sur les talons. Ma vieille 4 L bringuebalante n'a jamais, je crois, roulé avec autant d'allant. Elle avalait les kilomètres au rythme de mon cœur.

Comment allions-nous nous retrouver en hiver quand nous nous étions quittés en été? Et lequel! Un été qui n'en finit pas. Qui colle, qui ruisselle. Un été de palmes, flamboyant. Un été parturient dont nous étions sortis tous deux gluants, soudés, émerveillés. Dans les bras de Val refermés sur moi j'ai oublié insultes, menaces et offenses. Et la foule avait disparu et la lumière crue des halls d'aéroports ne nous menaçait plus. Seule nous éclairait celle de notre désir.

Et c'est dans cette seule langue qui nous était commune que j'ai invité Val à me suivre au parking. Bien entendu, il connaissait des bribes de français. Sinon comment quand l'approchant pour la première fois et m'adressant à la femme qui m'avait conviée à les joindre, aux mots il est beau un sourire magnifique, je dirais presque triomphant, aurait-il pu illuminer sa face? De bribe en bribe, lui de français et moi d'anglais, on a fait connaissance. Puis quand le soleil a été couché, et là-bas il se couche tôt tu sais. Mais quel spectacle. On s'est adossés à la dune. Face aux récifs, à l'infini, aux lourds bateaux qui font penser que la terre penche. Dans cette nuit profonde que le faisceau d'un phare lointain pénètre par intermittence, il m'a parlé du pays d'où il revenait: l'Éthiopie. Si je n'ai pas compris tout ce qu'il m'en a dit, j'ai bien retenu les prénoms des amis. Gemachew, Zenebework, Agitu, Shiferaw, Dessalegn, Henock, Tamirat. Et puis aussi les mots torture, prison, mort, exil. Et les larmes. Beaucoup de larmes.

C'était sa première mission, il venait juste d'avoir trente ans. Parti là-bas en qualité d'économiste, à peine arrivé il

s'est retrouvé dans le désert de l'Ogaden à chercher dans les camps de réfugiés les bébés qu'à bout de lait, de forces, les mères avaient sacrifiés, au profit du plus fort. C'était durant la grande famine de 1974.

De quoi je lui parlais moi ? Je ne parlais pas, je chantais. Tout Aragon me revenait.

Val n'a pas demandé pourquoi un hôtel plutôt que chez moi. Ni, quand à l'aube je l'ai quitté, à savoir pourquoi je le faisais et où j'allais. Il n'a rien dit. Il a fait semblant de continuer de dormir. À moins qu'il ne dormît vraiment ? Le long voyage. L'émotion. Le voyage qu'il restait à faire. Après Paris il allait à Stockholm, où l'attendaient Birgitta et Aksel, sa femme et son fils alors âgé de trois ans.

De retour chez moi, je me suis glissée entre les draps auprès d'Éric. Lui aussi dormait ou faisait semblant. Le seul à en écraser vraiment, c'était Sweetie dont les ronflements emplissaient la chambre. Ma tête ne trouvait pas sa place sur l'oreiller. D'ailleurs pourquoi l'aurait-elle fait, puisqu'elle voulait être ailleurs ?

Avant de quitter la chambre d'hôtel rue de Babylone, j'avais laissé sur la commode un exemplaire de *La Dérobade*. J'étais consciente que ce n'est pas avec les connaissances rudimentaires que Val avait du français, encore que celui-ci avait phénoménalement avancé, qu'il allait pouvoir jouir de ce texte, mais là n'était pas le but. Le but était qu'il sache que la femme qu'il aimait s'était prostituée et qu'après il décide. Me revoir, ne plus me revoir... ?

Pareille histoire ferait fuir tant d'hommes. Mais pas Val justement, je le savais. J'avais en le voyant su qu'il était différent ! Et la fulguration qui m'avait frappée à ce moment-là me l'avait confirmé. C'était lui. Lui pour qui j'avais écrit sans le savoir dans le livre que je venais de lui laisser : *Où retient-on*

cet homme que j'aime depuis l'enfance ? Dans quelle tribu, au fond de quel cachot m'espère-t-il ? Sous quels cieux délabrés marche-t-il à ma rencontre ?

Mentir me dégoûte. Je trouve ça méprisable. Lâche. Et pourtant encore une fois je l'ai fait sans le moindre remords. Il fallait bien quand Val m'attendait à midi, rue de Babylone, que nous étions samedi. Ce qui nous laissait deux jours à nous. Deux jours, autant de nuits : une aubaine ! Vers laquelle je courais cœur battant et genoux tremblants et rien alors ne me semblait impossible. Éperdue d'amour je courais vers cet homme rencontré un mois plus tôt. Un samedi comme aujourd'hui au *Barberyn Reef Hotel* à Beruwala, sur la côte ouest du Sri Lanka.

J'étais partie là-bas rejoindre un couple d'amis, Paul Guimard et Benoîte Groult, à qui je n'aurai pas assez de ma vie pour dire merci. Tu comprendras pourquoi plus tard. Le 2 janvier 1977 donc, j'étais tôt à Roissy. Six heures. Assise à l'écart d'un groupe bariolé, déjà en habits de soleil bien qu'une escale de cinq heures nous attendît à Zurich, je pensais à cette nuit passée avec Éric dans un hôtel proche de l'aéroport. Un dîner d'abord, qui avait duré des heures. Il ne se résolvait pas à me voir partir. Il voulait que je l'emmène, maintenant qu'il avait un passeport en règle. Grâce à moi. Après la parution de mon livre, je m'étais rendue place Beauvau, au ministère de l'Intérieur, afin d'y rencontrer l'inspecteur L., chef des Stups français, pour plaider auprès de lui la cause d'Éric. On se connaissait de New York. Jusqu'au bout il a léché les vitres Éric. Jusqu'au moment où le groupe s'est levé, et moi avec, ainsi qu'un homme à l'écart lui aussi, dont la mise – costume sombre et cravate sombre, attaché-case – m'a fait penser que pour lui le voyage s'arrêterait en Suisse.

Dans ce groupe se trouvait une femme qui prenait l'avion pour la première fois et c'était un bonheur que de la voir battre des mains, que de l'entendre raconter à un auditoire

encore sur la réserve qu'avant ça elle n'avait voyagé qu'en train, entre Vannes et Saint-Guénolé où elle tenait une charcuterie-traiteur avec son mari. Qui lui en revanche avait déjà volé. Au-dessus du désert le plus beau ! Faut ajouter que c'était pendant la guerre. Une guerre que nous avons perdue. Le mari secouait la tête sous son chapeau de paille. Il était de la génération d'Éric et la guerre dont parlait la femme était celle d'Algérie. Cette guerre-là, fallait l'oublier, disait l'homme. Elle et les cauchemars qu'elle continuait d'engendrer. La femme approuvait avec de petits hochements de tête précipités, qui ébranlaient dangereusement le fragile édifice de boucles blondes surmontant le sommet de son crâne. Faites-moi un chignon bouclé, l'entendais-je dire à sa coiffeuse (coiffeuse parce que en province ce métier est le plus souvent exercé par des femmes), un chignon qui tienne pour le réveillon et le voyage et vous savez qu'il sera long ! Jabotait la mignonne traiteuse. Le groupe, trépignant d'impatience, à l'invitation de l'hôtesse toute d'azur vêtue, s'est rué sur elle.

Il ne faisait pas chaud sur les bords de la Limmat en ce dimanche matin où se pressaient les passants emmitoufflés. Parmi eux l'homme au costume, à la cravate sombres et à l'attaché-case, marchait à pas lents. Le suivait une jeune femme plantureuse, qui sur sa robe d'été avait enfilé une parka. Au début, parce qu'elle le collait, j'avais pensé qu'elle faisait partie du groupe et peut-être était-ce le cas, peut-être l'avait-elle provisoirement quitté, pour s'aérer, sentir sur ses joues les picotements du froid qu'il faisait ce jour à Zurich. J'avais allumé une cigarette, relevé le col de mon blouson. Il était doux en mouton retourné. Éric avait voulu le même pour Noël et moi qui trouve ridicules les couples qui s'habillent pareillement, je le lui avais offert. Trois semaines sans lui, une respiration infinie après dix ans de galère. J'aurais dû le quitter au matin de la première nuit. J'aurais dû à la vue

de mon image dans la glace partir profitant de son sommeil, faire discrètement mon bagage et m'en aller. J'admets qu'il y avait un an qu'il n'avait pas baisé, mais de s'en prendre comme ça à la peau d'une femme, au point qu'y ait plus une parcelle d'elle qui ne soit pas mordue, griffée, sucée... J'aurais dû prendre mes jambes à mon cou. On dit ça après coup tandis que, sur le moment, on se regarde étonnée : ça ressemble si peu aux lettres échangées. Mais trop tard l'enveloppe est fermée.

Le groupe bien groupé s'était mêlé à un autre qui parlait allemand, et ensemble ils occupaient le centre de l'avion. La belle plantureuse s'était jointe à eux. Au fond de l'appareil, à la dernière rangée, j'avais pris place près d'un hublot. Dans le même alignement, mais au milieu de l'appareil, l'homme qui faisait mentir mon intuition était assis, son attaché-case posé sur les genoux, les mains à plat dessus. Qu'allait faire au Sri Lanka cette sorte de spectre ? Il m'intriguait. L'avait-il senti, pour que, peu de temps après le décollage, il vienne s'asseoir à côté de moi et me propose de m'offrir un verre ? J'ai accepté. Le groupe nous avait devancés, sitôt quitté le plancher des vaches, il avait commencé à lever le coude. Nous avons trinqué au fendant, l'homme et moi. Avant sa maladie il avait été inspecteur des impôts à Lyon où il vivait avec sa mère. Depuis qu'il se savait condamné, il allait se torcher dans les ports. Les yeux fermés il posait le doigt sur sa mappemonde et en route. Le port le plus proche était le bon. Il en avait déjà fait cinq à raison d'un par mois. Si les toubibs avaient dit vrai, celui de Colombo serait le dernier. Il m'a montré une photo de lui avant et puis il m'a donné l'adresse et le fil de son hôtel. Si mes amis n'étaient pas au rendez-vous. On ne sait jamais. Tout ce qu'il voulait, c'était boire avec moi. Boire et rien d'autre. Je buvais, je me levais, j'allais vomir. Ma tête

tombait sur son épaule, la sienne sur la mienne, ça dépendait. Parfois mon front cherchait le hublot. Et ainsi jusqu'à l'aube. Je l'ai regardé se perdre dans la foule chamarrée, silhouette endeuillée de son propre désespoir, dont la mise, la mine m'avaient fait préjuger de sa destination.

Cet homme avait raison, on ne sait jamais. Mes amis n'étaient pas au rendez-vous. La main crispée sur la poignée de la portière, j'avais fait soixante-dix kilomètres à bord d'un assemblage de tôle stridulant qui roulait à tombeau ouvert pour me l'entendre dire. À la réception du *Bentota Beach Hotel*, sorte de sas pour millionnaires, il n'y avait pas de réservation au nom de Paul et Benoîte. Il n'y en avait jamais eu. Je ne comprenais pas, mes amis étaient fiables et bienveillants. Leur serait-il arrivé quelque chose de fâcheux? Quant à moi pour l'heure, j'étais désappointée et dans cet endroit où les gens évoluaient en habits de soirée, sans doute y avait-il ce soir-là une réception, je me sentais complètement eseuulée. Après avoir bu une coupe de champagne, qui passait opportunément à ma portée, j'ai refait la route à l'envers.

Dans le prix de mon billet étaient incluses deux nuits d'hôtel à Colombo, l'une à l'arrivée et l'autre au départ. L'endroit était limite, mais pour une nuit. De toute façon j'étais claquée. Je poussai la porte entrouverte de ma chambre avec mon sac de voyage et quelle ne fut pas ma surprise de la trouver occupée. En effet sur l'un des deux maigres lits de fer, quelqu'un dormait. Le drap que faisait frémir l'hélice au plafond dissimulait le visage de la dormeuse, puisqu'il s'agissait d'une femme, comme le montraient ses pieds, roses et dodus, aux ongles vernissés. Un sac à dos, qui semblait avoir plutôt été jeté que posé, gênait l'accès à la salle d'eau. Quand je l'ai déplacé la dormeuse s'est brusquement découverte. Ce n'était autre que la belle plantureuse, qui ne faisait donc pas

partie du groupe, ainsi que je me l'étais demandé, mais qui comme moi grâce à Jumbo voyageait hors des hordes. Selon leur slogan. On a fait connaissance, difficile de faire autrement, vu la situation. Elle s'appelait Marie, comme la Sainte Vierge, ce qui augurait bien parce que la Sainte Vierge, elle avait compté dans ma vie. Et pas qu'un peu ! Des années je l'avais implorée de venir à mon secours après que mon père s'en était pris à mon corps d'enfant. Oui, le buste penché au-dessus de la passerelle au bout de la rue Hoche où ma famille habitait à l'époque, avec en tête l'idée de vouloir prendre le train pour une dernière destination, je lui ai dit : Marie, Marie, sainte Marie, mère de Dieu pleine de grâce, arrache-moi, je t'en prie, à ma fascination du vide. Élève-moi !

J'ai fait part de ma déconvenue à ma compagne de chambre, elle m'a dit ses raisons d'avoir quitté Paris, où elle travaillait comme infirmière en psychiatrie à l'Hôtel-Dieu. En ménage avec un psy, son couple barrait en digue-digue. Elle avait misé sur la séparation pour tenter de le raviver. L'autre raison de ce voyage, c'est que le whisky avait remplacé le café du matin. Sans lui elle n'arrivait plus à démarrer. Le lendemain matin elle partait faire une excursion de deux semaines à l'intérieur de l'île. À cet effet elle avait loué une voiture avec chauffeur, si ça me tentait de l'accompagner. J'ai hésité, boire pendant deux semaines avec mon compagnon de voyage dans le port de Colombo ou partir à l'aventure avec Marie... puis j'ai fini par opter pour la seconde proposition.

Le lendemain à huit heures pile, Marie et moi nous installions à l'arrière de la voiture de M. Wilson, une Ambassador noire au lustre impeccable. Pendant que notre chauffeur dans sa tenue traditionnelle, composée d'un pantalon et d'une tunique d'un blanc étincelant, la cinquantaine, cheveux poivre et sel, parfaitement lissés, yeux bleus pétillants, ne manquait

pas non plus d'éclat. Nous avons fait un voyage magnifique et vraiment hors des hordes et c'est en route que Marie m'a dit avoir lu *La Dérobade*. Elle n'a pas bu un seul whisky, un petit arak le soir et dodo, bien que nous dormions dans des *guest-houses* étatiques pourries. Tout se déroulait parfaitement. Marie accro de photo bouffait de la pellicule à tire-larigot. Ça roulait. Il n'aurait pas fallu que, la dernière nuit, notre chauffeur se jette sur Marie. Nous nous trouvions alors dans une maison complètement isolée, soi-disant de famille, au cœur de ce qu'il appelait fièrement la Suisse ceylanaise. Je ne veux pas qu'il me viole, a murmuré Marie dans un sanglot étouffé. Il ne le fera pas, ai-je dit, plutôt je le tuerais. Et je l'ai fait à coups d'arak et de changements de bras. C'est que moi aussi, j'avais envie de danser. Le disque tournait toujours sur le vieux phono à pavillon quand Marie et moi nous sommes barricadées dans notre chambre. On a dénoué les moustiquaires au-dessus de nos lits, d'où est tombé un essaim d'insectes morts, et sous la gaze trouée on s'est recroquevillées... pour finalement dormir soudées dans le même lit.

Le lendemain, Wilson nous a laissées sur le parking d'une réserve à touristes : Le *Palm Garden Hotel*, dont l'entrée ainsi que l'accès à la plage étaient solidement gardés par des gaillards plutôt carrés, aux visages fermés, portant des bérets inclinés sur l'oreille, des flingues à la ceinture, des guêtres blanches sur des rangers qui frappaient le sable en cadence, tandis que tournoyaient les matraques.

Deux jours plus tard, après le départ de Marie, c'est de là que je suis partie à la recherche d'un lieu plus amène qui allait me conduire jusqu'au *Barberyn Reef Hotel*. Là pas d'accès à la plage gardé, sinon par une rangée de chaises longues vides. Pas de piscine non plus, mais une terrasse ombragée par les palmes des cocotiers royaux. Un jardin luxuriant, peuplé

d'oiseaux, de petits singes et de chats squelettiques. Disséminés de part et d'autre d'un chemin sablonneux quelques bungalows, certains sur pilotis et d'autres de plain-pied. Une grande bâtisse basse au toit de tuiles roses abritait la réception et la salle à manger. Deux marches y menaient.

C'est là que Val était assis ce matin du 15, un samedi. Regardant le large il fumait. Aller vers lui et lui dire : vous êtes beau. Il fallait que je vous le dise. Si je ne vous l'avais pas dit je m'en serais voulu toute ma vie. Ma vie, je serais passée à côté. À un moment donné il s'est levé, un livre dans la poche arrière gauche de son jeans, il a marché vers la lagune. Oser le suivre... bien sûr j'y ai pensé. Et puis, qui sait pourquoi, préserver le rêve peut-être ? j'ai marché dans la direction opposée. À la lisière des vagues comme lui. Arriverait bien le moment où il reviendrait sur ses pas. J'avais des yeux derrière la tête. Des yeux qui ne le quittaient pas des yeux. Quand il a fait demi-tour, j'ai fait pareil avec une nonchalance marquée. Il n'aurait pas fallu qu'il croie... Et quand on s'est croisés, plongeant un pied dans l'eau, je l'ai éclaboussé en pleine figure. Il a souri.

Il habitait un bungalow de plain-pied juste en face du mien. Et comme le couple qui l'accompagnait avait un chien, j'en ai aussitôt déduit qu'il vivait sur l'île. En effet, qui partirait en vacances au Sri Lanka avec un berger allemand ? S'il vivait sur l'île, j'y vivrais. Sur-le-champ j'oubliai mari, amants, chien, famille, amis, cocaïne, relations, succès, carrière et tout ce qui s'ensuit ! Qu'est-ce que cela, face à l'émotion qui me submergeait ? Rien j'en jure, puisqu'à la vue de Val je retrouvais quelque chose qui datait d'avant la souillure. Un champ de blé avec ses coquelicots et ses bleuets dans lequel j'allais nue et où, enfin confiante, osais m'offrir. Et je le suivais, marchais dans ses pas, persuadée que cette nuit il serait dans mon lit. Assis dans un fauteuil au bord du chemin, maintenant il lisait. Dans quelle langue lisait-il ? Quelle langue parlait-il ?

Le reste de la journée nous l'avons passé chacun derrière nos livres respectifs. Lui assis dans son fauteuil et moi adossée à un arbre. Il lisait Simone de Beauvoir. Mais quel ouvrage ? La langue m'était totalement inconnue. Toutefois qu'il lût Castor, pour qui j'avais une grande admiration, ne faisait qu'ajouter à ma fascination. C'est pas tous les hommes qui lisent Beauvoir ! Moi je lisais *Les Chants de Maldoror*. Ou plutôt je le regardais. Je l'ai regardé jusqu'à la tombée du jour. Et puis le cœur plein d'inquiétude, je l'ai vu rentrer dans son bungalow. Oser aller y frapper... J'ai regagné le mien et grimpée sur le lavabo, par une sorte d'archère horizontale qui faisait office de fenêtre, j'ai tenté de l'apercevoir. En vain. Mais déjà voir une ouverture derrière laquelle il respirait... Savoir que de l'autre côté du chemin, sur un lit étroit comme le mien, protégé par une moustiquaire, il s'étendrait cette nuit. Ainsi dormirions-nous ensemble, juste un peu séparés. Et puis demain recommencerait la parade nuptiale.

La salle à manger était vide quand j'y suis entrée. Je me suis installée à ma table, la 41, qui correspondait au numéro de mon bungalow. Et là j'ai commandé une bière locale et allumé une clope pareille. Les hélices au plafond faisaient voler les rideaux, les sarongs, les saris, le bord des nappes, les cheveux du personnel mort d'ennui. Je fixais la porte. Une porte à double battant, qui ouvrait sur le chemin sablonneux. Je l'attendais. Quand il est entré, précédé par le chien, le couple au chien, lui devant, elle derrière, j'ai ramassé mes larmes dans ma serviette. Il s'est installé de manière à me faire face. Et nous avons fumé ensemble. Il fumait avec volupté, absorbé dans une sorte de rêverie, dont je fus tout de suite jalouse. C'était elle sa compagne, la seule et pour la vie. Les larmes affluaient et je les laissais faire. À travers elles, je lui parlais. Et il m'entendait. De temps à autre la femme, une frêle et belle personne, tournait ostensiblement la tête, pendant qu'à l'homme il fallait pour le faire caresser le chien.

Mains dans le dos, visages mornes, le personnel attendait que nous quittions les lieux. Je l'ai fait la première pour aller m'installer dans l'une de ses gardiennes de l'accès à la plage en bout de rangée. C'est là où la femme est venue me chercher pour me convier à prendre un verre.

Le jour se levait quand tendant la main à Val je l'ai invité à rentrer dans mon bungalow. J'étais loin alors de m'imaginer que, quelques heures plus tard, il reprendrait la route en direction de Colombo, là où il travaillait. En regardant la voiture s'éloigner j'avais l'impression que quelque chose de moi se débinait.

La main serrée sur la page du carnet où il avait écrit son adresse, j'ai zoomé sur ma vie. Ou plus précisément sur les mois qui avaient suivi la parution de *La Dérobade*. Pour un chambardement ! D'abord grâce au succès, de personne qu'on était, on devient quelqu'un. Je veux dire qu'on existe médiatiquement. On a sa photo dans la presse, on parle à la radio et, consécration suprême, on passe à la télé. La boîte aux lettres déborde de courrier, on n'a jamais été autant aimé. Mais ça ne s'arrête pas là, puisque de fauché comme les blés qu'on était, on se retrouve dans l'obligation de prendre un conseiller fiscal pour gérer ses rentrées. Parce qu'autant dire que ça rentre ! Même si les supermacs de l'édition se sont sucrés au passage, il en reste un paquet ! Lequel m'a permis de passer de vingt-cinq mètres carrés sous les toits – où je cohabitais avec deux hommes, Éric et son ami François, un petit fonctionnaire de la plume, costard, cravate, tout le truc, avec dans son attaché-case la panoplie d'Arsène – à soixante-cinq mètres carrés, où je ne vivais plus qu'avec un seul ! En attendant l'appartement avec balcon, la maison à la campagne, avec sa cheminée, sa glycine, ses arbres fruitiers, ses lilas et ses roses, tout ce qui fait penser au bonheur. En attendant

plus que tout de savoir comment j'allais me débarrasser du boulet que les flics américains m'avaient mis aux pieds. Cela dit, ils n'étaient pas tout seuls, je les y ai bien un peu aidés... parce que je suis une brave fille, pour ne pas dire une brave bête. Couchée! assise! on tend la patte, on fait la belle. J'ai été bien dressée. On m'a bien tanné le cuir, quand je rêvais de caresses, de mots doux, de cacher mes larmes dans un cou. Bêtassee va! Les hommes n'aiment pas qu'on leur chiale dans l'encolure. Il faisait chaud en été au 33, rue de Varenne. Il faisait chaud tout le temps. Éric vivait sous des faux fafs, ou plutôt sous l'identité d'un autre, un certain P.C., garçon coiffeur de son métier, un passeport qu'il avait acheté, lequel lui avait permis d'entrer aux États-Unis, pour y récupérer ce que tu sais. Les flics du BNDD, après qu'Éric eut décidé de collaborer, lui avaient promis monts et merveilles, à savoir : de nouveaux papiers, une nouvelle gueule, et de quoi se couler des jours peinars en dollars. Et au final que dalle. On est reparti une main devant et une main derrière, avec une poignée de billets verts qu'on a eu vite fait de claquer.

Mais j'ai eu ma revanche, une revanche acquise à la force du poignet, le droit en tout cas, puisque mon bouquin je l'ai écrit à la main. Ouais, tu vois un peu comme le maçon prend sa truelle, moi j'ai pris ma plume et avec elle j'ai bâti mon mur, mais un mur plein de trous, une sorte de gruyère, tu vois, où aime s'engouffrer la lumière. Je regarde ma main. Je cherche à lire mes lignes mais je sais pas. Vie, cœur, chance, tout se mélange. Tout n'est qu'une. Une ligne. Ça me fait penser à la cocaïne. La coke, pendant la promo de mon livre au Canada. Je la mettais à même mes poches. Là-bas. Et je sniffais à même ma paume. C'est le connard qui m'avait invitée sur son plateau qui m'en avait filé. Une ancienne connaissance du temps de l'Aventure américaine. Du temps où j'étais bonne à Montréal. Placée par les Stups de l'antenne française de New York, de concert avec ceux des Narcs. Une prise et on

se sent fort. On affronte à l'aise les sunlights, les micros, les questions à la con, qu'autrement on voudrait renvoyer dans la gueule de celui qui nous les pose, comme si sa tronche, c'était un *punching-ball*. D'un seul coup on n'a plus le trac de rien. *You are the best one, baby, the best!* La preuve, on a écrit un best-seller! Allez, vas-y cogne! Tu as une bonne réserve de coups dans les poings. Je cognais dans le vide.

Mes amours, si on peut appeler ça des amours, me laissaient mélancolique. Avec Éric, il arrivait que dans l'ivresse nos corps se joignent. Je le laissais piocher dans mon absence. J'étais loin, et qui sait pourquoi, au cœur d'un marais au Vietnam. Des soldats en treillis marchaient de l'eau jusqu'à la taille. Leurs fusils qu'ils portaient haut figuraient sur leurs épaules une sinistre croix. Un cimetière ambulancier dans la nuit moite. Éric piochait; étendue sous son corps je reposais inerte. Pareil sous le corps de l'éditeur, celui de l'acteur. Toujours un cimetière entre les hommes et moi, et ces clapotements, ces bruits de pas dans la vase, ces cris plaintifs, et ce murmure d'une aile arrachée, que la pluie tapote inlassablement.

Rompre avec tous ces compromis, vivre sa vie. Pour commencer, claquer les unes après les autres les portes que le succès avait ouvertes. Des portes en toc. Avec derrière des miroirs aux alouettes. J'avais envie de me mirer dans autre chose. Le soleil, que j'avais regardé se lever avec Val, se couchait quand j'ai décidé d'aller le rejoindre à Colombo.

Là-bas, il habitait au *Holiday Inn*, 30 Sir Mohamed Macan Mankar Mawatha. Heureusement je n'ai pas eu à dire tout ça au chauffeur de taxi qui connaissait l'hôtel. De la réception j'ai appelé la chambre 737. *Where are you?* a questionné Val. En bas, ai-je répondu. *Come upstairs please*. Je suis montée avec dans les oreilles cette chanson que je n'oublierai jamais: *It never rains in Southern California*. La porte de la chambre était

entrouverte. Penchés sur une table encombrée de papiers, Val et Göran travaillaient. La chambre comptait deux lits, l'un d'eux était couvert de feuilles dactylographiées. Je me suis étendue sur l'autre et pour me faire la plus discrète possible, j'ai rouvert *Les Chants de Maldoror*.

La semaine qui a suivi, je l'ai passée dans la chambre à écrire des cartes postales à la famille et aux amis, à me confier dans un bloc à cet Iguane, croisé quelques jours plus tôt au bord de la lagune, à lire sans bien y parvenir. À attendre surtout. *She is upstairs*, répétaient invariablement les femmes à la réception, en s'inclinant avec respect et soumission devant l'étranger, quand Val rentrait du travail. Qui sait à quoi cela les faisait penser... J'étais jalouse de leurs nattes dont la pointe touchait la naissance de leurs fesses.

Je connaissais la migraine, ça faisait des années qu'on faisait gourbi. Mais celle qui m'est tombée dessus la nuit de mon départ m'a envoyée au tapis. Knock-out, la fille! hors du ring, les bras, la tête, tout! D'abord c'est simple, y avait plus de ring. Plus de chambre. Plus de désir. Juste la douleur. Même les doigts de Val sur mon front me faisaient mal. L'hôtel n'avait même pas deux cachets d'aspirine, imagine! Alors Val est parti en pleine nuit à la recherche d'une pharmacie ouverte à Colombo. Autant dire à la recherche d'une aiguille dans une botte de foin. Sans compter que là-bas, de même que la misère, le danger qui l'accompagne est partout. Après avoir tourné dans la ville et ses alentours, il est revenu avec dans la main deux cachets enveloppés dans du papier journal. Je les ai pris, du moins ce qu'il en restait, une poudre blanchâtre. Puis d'un coup à bout de forces, j'ai lâché prise. J'ai dû dormir deux heures la tête reposée contre l'épaule de Val. Quand je me suis réveillée j'avais l'esprit clair. Ma décision de divorcer était prise. Avant de quitter la chambre, avec mon tube de rouge à lèvres, j'ai écrit sur le miroir de la salle de bains : *Je veux que le trouble demeure*.

Si je suis rentrée à la date prévue, ce n'est pas parce que j'avais hâte d'annoncer à Éric la nouvelle, sachant qu'il allait très mal la prendre, voire ne pas la prendre du tout. La raison était autre, et autrement plus réjouissante : deux jours plus tard, je partirais avec Henri Georges Clouzot pour le Péloponnèse, cadre qu'il avait choisi pour adapter mon livre au cinéma. À plusieurs reprises chez lui, autour d'une bonne table, ou assis dans un canapé, on avait longuement discuté du scénario que nous écrivions ensemble là-bas dans ce site qu'il affectionnait et où nous passerions deux à trois semaines. Tu parles si je bichais ! Ça pour être heureuse, je l'étais. Et si à la sortie le film n'avait rien à voir avec mon livre, je m'en foutais. Parce qu'il serait forcément bon, puisque signé d'un maître ! C'est dans l'avion, en ouvrant *Le Nouvel Observateur*, que j'ai appris sa mort. Nous étions le 22 janvier 1977.

À la réception du petit hôtel de la rue de Babylone, où j'arrivai à midi pile, Val m'attendait en fumant, absorbé dans cette rêverie qui mettait un mur entre le monde et lui. Comme on cherche dans les yeux du médecin la réponse du diagnostic, je cherchai dans les siens à savoir ce qu'il pensait de ce qu'il avait lu. Je ne trouvai rien, sinon l'impatience de l'amant. Il lui faudrait attendre, comme moi aussi qui brûlais du même désir que le sien. Une demi-heure plus tard, nous avons rendez-vous avec Louis Althusser, à qui j'avais téléphoné d'une cabine publique, sachant que Val souhaitait acquérir les droits de publier *Ce qui ne peut plus durer dans le parti communiste*. Un article qui paraîtrait dans *Zenith*, une revue de gauche, opposée au parti en place, dont Val avait été exclu pour sa prise de position contre l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968. Le philosophe nous a reçus dans son bureau rue d'Ulm et je me rappelle qu'en guise de lacet il avait des bouts de ficelle. Dire si ça m'a émue. Je lui ai présenté Val. Ils ont parlé ensemble. Louis a signé sans réticence. Il m'a demandé ce que je faisais, je lui ai répondu que j'écrivais. Tâche sans fin, a-t-il commenté. Et sur ce sa femme est rentrée, avec au bras un cabas d'où dépassaient des poireaux. Petite et frêle, Hélène. Grand Louis. On connaîtrait plus tard la fin de l'histoire, mais pour l'instant elle était belle.

Après un week-end où à l'ivresse de nos étreintes se mêlait

l'appréhension du lendemain, nous nous sommes quittés sans qu'il soit question du livre.

Sans rendez-vous précis non plus. On s'écrirait, on se téléphonerait. On ne laisserait jamais l'autre dans le vague. Jamais.

Partager la couche d'Éric et devoir subir ses assauts m'étaient un supplice. Pourtant je m'y soumettais. C'était le tribut à payer pour avoir la paix. Y avait comme qui dirait de l'orage dans l'air. Jusqu'au jour où ça a pété. Les tiroirs de mon bureau avaient été fracturés, les lettres de Val froissées, piétinées, jonchaient le sol, pendant que le foulard palestinien dont il m'avait entouré les épaules à l'aéroport de Colombo était en pièces. Les volets étaient fermés. Et malgré l'heure tardive les voix de Luciano Pavarotti et de Joan Sutherland dans *Lucia di Lammermoor* faisaient trembler les murs contre lesquels s'amoncelaient des caisses de vin. Cependant qu'Éric arpentait nerveusement la pièce, les mains enfoncées dans les poches de son peignoir de bain bleu, dont de la droite dépassait négligemment la crosse de son 11.43. Au milieu du salon le téléphone décroché semblait avoir été jeté là dans un accès de rage. À côté de celui-ci la lame d'un couteau était plantée dans une feuille de papier à lettres à l'en-tête du *Holiday Inn* sur laquelle figuraient les coordonnées de Val à Stockholm, tant professionnelles que privées. Éric avait réveillé la petite famille, comme il disait. Il avait parlé avec la femme du Viking pour l'informer entre autres que son mari la trompait avec une ex-pute, que nous étions mariés, qu'il tenait à moi – tellement qu'il n'hésiterait pas à m'en filer une dans la tête si je bougeais une oreille. Fallait qu'elle arrête de pleurer, il avait la situation en main. Qu'elle soit tranquille, bientôt tout rentrerait dans l'ordre. Ça a duré comme ça cinq nuits, autant de jours. L'oreille meurtrie par l'écouteur que

je ne cherchais pas à repousser, puisque j'avais la bouche du calibre sur la nuque, j'ai entendu pleurer l'enfant, la voix de sa mère éplorée, et puis celle adorée à laquelle je ne pouvais faire écho. La suite, tu la connais.

À ma sortie de l'hôpital j'ai trouvé refuge chez une amie, où Éric a eu tôt fait de me débusquer. Et c'est reparti pour un tour. Persécutions téléphoniques, coups de poing, de pied et de tête dans la porte. Et puis surtout, de nuit comme de jour, qu'il pleuve, qu'il vente, cette présence sous le porche d'en face. Cette silhouette familière, drapée dans une attitude menaçante, et pourtant suppliante, qui me faisait pitié. Inévitable, et pas seulement pour moi, pour mon amie aussi, dont profitant de notre absence il avait violé la porte, mis l'appartement sens dessus dessous, à la recherche de qui sait quoi. D'autres lettres peut-être, puisque c'est à cette adresse que Val m'écrivait désormais. Val, à qui je n'avais encore rien dit de mon geste. Un peu comme on cache une tare, tu vois.

On s'est revus en avril à Copenhague. Il revenait de Tanzanie et moi du Canada, où j'avais participé à un séminaire dont l'instigateur était le psychanalyste Conrad Stein. Il s'agissait de l'image de la mère, qu'il décrivait comme monstrueuse, incestueuse, perverse, increvable. La mienne en somme. Sauf qu'avec le temps, on arrondit les angles. On pense différemment. Et que cette nouvelle réflexion nous amène à la conclusion que, derrière le monstre brandi par l'homme, on voit trembler une femme blessée. Ce qui n'excuse rien, d'accord, mais qui valait la peine d'être rappelé.

Gris, froid, balayé de crachin était ce jour dans lequel nous marchions en silence, chacun sur son quant-à-soi. Que s'était-il passé que nos hanches ne s'aimaient plus? Que nos doigts ne trouvent plus leur chemin dans la main de l'autre? *Help me!* avais-je envie de crier. Ralentissons le pas et serre-moi.